

Ligne intérieure

LE FEUILLETON
CLARO



CERTAINS LIVRES SONT HABITÉS, POUR NE PAS DIRE HANTÉS. Une forme instable s'y meut, en mal d'incarnation, ce

peut être un ancêtre, un amour défunt, un enfant perdu. Un double de soi. Le livre leur tient lieu de cage, de berceau, se change en cage de Faraday, devient comme un dernier refuge avant la fin du monde. Un écrin vivant. Mais qu'en est-il lorsque ce spectre se révèle être ni plus ni moins qu'un habitat, un territoire, un lieu fantôme? Nous avons tous, dissimulé dans nos mémoires, un lieu magique dont nous découvrons au fil des ans l'importance matricielle. Une maison de campagne, un arbre creux, un sous-sol où tout a commencé, où l'imagination s'est formée et enrichie à force de solitude. Un jardin secret, comme on dit, ou plutôt comme on ne dit pas, préférant souvent garder pour soi ce cagibi, cet antre, cette grotte, ce nid séminal. Bien sûr, vient le jour où l'illusion de cet éden vibre trop fort, aspire à devenir vecteur, exige de nous qu'on le visite de nouveau, qu'on y précipite d'autres intuitions, qu'on le réinvente avec des mots. Pour Philippe Vasset, ce monde perdu est un «long trait de béton» auquel il consacre – c'est bien le mot – un livre fascinant intitulé *Une vie en l'air*.

Ce trait de béton, c'est celui construit pour le fameux aérotrain conçu par Jean Bertin (1917-1975) et abandonné par l'Etat en pleine Beauce – dix-huit kilomètres de rail à sept mètres de hauteur, un vestige des années 1970 auquel Vasset a consacré une bonne part de solitude et auquel il donne, comme on tend des peaux sur un squelette, de nombreux noms : structure, piste, banderole, barre, monument, rampe, chemin de ronde, piste d'envol, quai d'amarrage, carcasse, tapis volant, etc., chacun de ces noms s'efforçant de cerner le rôle que ce rail préhistorique a joué dans son existence et sa formation d'écrivain.

Longtemps il s'y est promené, de bonne heure ou plutôt tard le soir, l'arpenant sans relâche tel un hôte refusant d'être un parasite, y cherchant peut-être un secret, la clé du paysage alentour ou quelque trappe menant à soi. «*Dès l'origine*, écrit Vasset, *l'édifice fut un accélérateur de fictions*». Dans un premier temps, le lecteur se demande où va le mener ce «vaisseau», quel genre de transport il favorise. Transport mystique? Echappée belle? Impasse ontologique? Entre Vasset et l'aérotrain semble se jouer quelque chose d'éminemment géométrique, les noces impossibles d'un point et d'une ligne. Ahab et Moby Dick? Mais ici la

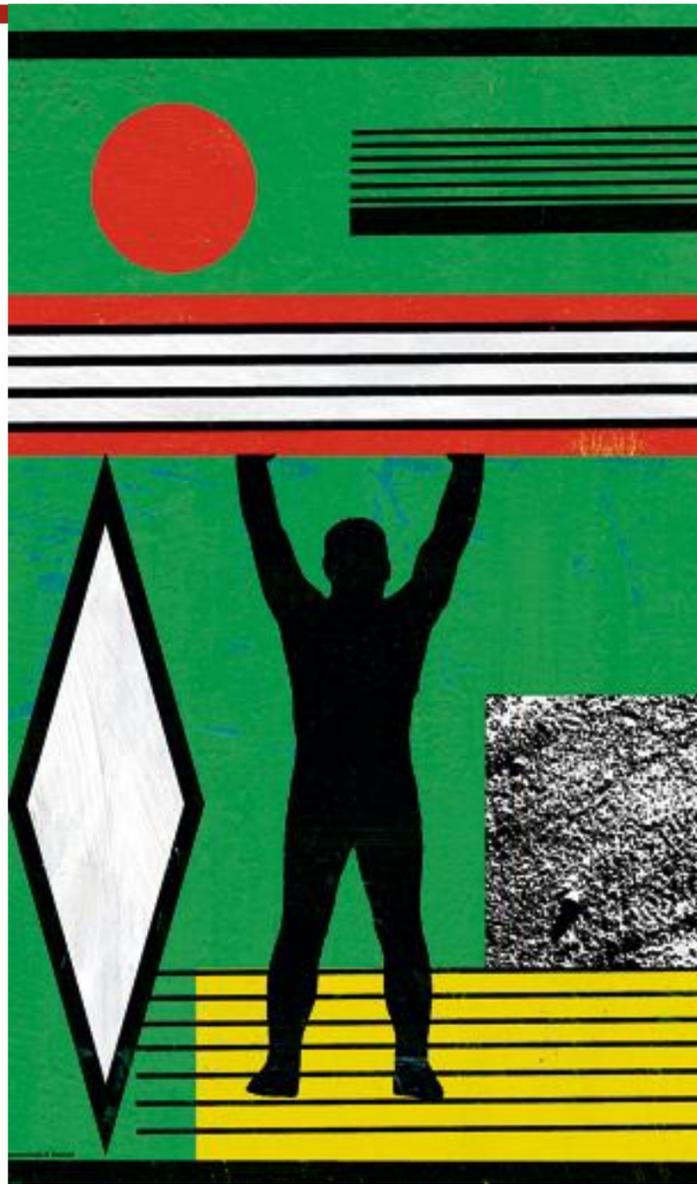


ILLUSTRATION GIANPAOLO PAGNI, PHOTO JÉRÔME DAVREY

baleine ne fuit pas, elle est bel et bien immobilisée, à jamais – son démantèlement est jugé trop coûteux. C'est cette inertie qui fascine l'auteur : «*J'aimais la résilience de l'aérotrain, le front buté qu'il opposait à toute tentative de récupération*». Instaurant le règne de l'inutile, campant dans les franges de l'art, absorbé par le paysage, renégat d'un futur avorté, l'aérotrain est le terrain d'essai du missile Vasset, qui n'en décolle que pour mieux y revenir.

Une vie en l'air, bien que centré sur une longue barre de béton mutique, est tout

UNE VIE EN L'AIR,
de Philippe Vasset,
Fayard, 192 p., 18 €.

sauf un livre statique ou impersonnel. Abordant – là encore, c'est bien le mot – ce monolithe à la Kubrick avec la même pertinence que mit Walter Benjamin à traverser les passages parisiens, Paul Virilio à sonder les bunkers ou, plus récemment, Maylis de Kerangal à décrire la construction d'un pont, Philippe Vasset, qui, à l'instar d'un Iain Sinclair, voit en la psychogéographie la base de toute poétique, réussit un double exploit : déployer une réflexion sur un objet qui échappe à toute définition, toute fonction, et livrer, enfin, une part de soi fondamentale. Car longtemps l'auteur a tu sa pratique du rail, de peur qu'en l'exposant au langage il n'en annihile la puissance – d'autant plus que, «*sur cette dorsale amputée, la langue faisait du surplace*». La rampe,

Philippe Vasset réussit un double exploit : déployer une réflexion sur un objet qui échappe à toute définition, toute fonction, et livrer, enfin, une part de soi fondamentale

pourtant, n'aura de cesse de l'inspirer. Il en fait le héros de fables folles, un lieu où s'oublier, d'où contempler les hommes, l'otage de politiques éphémères, l'impossible terrain d'une rave party, il tente même de l'acheter, mais ce projet rocambolesque avorte assez vite : l'œuvre vaine de Jean Bertin n'appartient à personne, ou à l'Etat, ce qui revient au même.

On est presque surpris que, au nombre des mille métaphores que l'auteur laisse glisser sur ce rail in extremis, ne figure pas le mythe du cargo culte. Rampe de lancement conçue par des indigènes visionnaires afin d'accommoder des dieux volages qui peut-être ne reviendront pas, rompant ainsi la promesse d'une manne technologique, la plate-forme reste une structure énigmatique dont personne ne sait quoi faire. L'habiter? «*Habiter n'est pas vivre : il y a des logements pour ça. Habiter, c'est trouver, dans l'espace, une zone de coïncidence avec son périmètre mental. Un lieu de commerce avec l'étendue, un point de relâche des lois de la géographie*. (...) C'est être étranger à soi-même, renoncer à l'intériorité, s'ouvrir au flux.» Une vie en l'air : non pas fichue en l'air, mais bel et bien mise en orbite, se nourrissant d'un air et d'une aire, faisant corps avec une trajectoire susceptible d'être transportée dans les autres zones tremblées qu'offre la vie. Habiter, écrire, et faire du désir un récit. Un vecteur, un mandala. Un livre, en somme. ■

À L'OREILLE
ALEXANDRE JOLLIEU
philosophe

Intelligence avec l'ennemi



LIRE, PRÊTER L'OREILLE, SE LAISSER BERCEUR PAR UN TEXTE, osons le néologisme *licouter* une œuvre, exige une sacrée ascèse quand l'esprit bat

si facilement la campagne... Le défi, aride parfois, consiste à revenir comme en une méditation à la voix, à s'abandonner aux rythmes, à la musicalité des périodes sans perdre le fil. Et, alors, le charme opère, le miracle advient, ou non. Quand l'interprète devient passeur, alors il nous guide comme par la main dans un univers où nous débarquons avec une infinie reconnaissance, au cœur même du génie d'un écrivain. C'est assurément la prouesse qu'accomplit Michel Vuillemoz, sublime lecteur des *Mains du miracle*, de Joseph Kessel (Gallimard, 1960).

Quand on découvre ce récit stupéfiant, inouï, complètement invraisemblable, on ne peut s'empêcher d'aller vérifier si cette histoire trop belle pour être crue n'est pas comme l'*Iliade*, *Don Quichotte* ou *Le Comte de Monte-Cristo*, une fiction. Incroyable mais vrai ! Oui, le docteur Felix Kersten a existé pour de bon. Oui, de ses mains expertes il a palpé, pour le soulager de terribles crampes au ventre, le corps de Heinrich Himmler (1900-1945), l'impitoyable chef de la Gestapo, l'organisateur forcené de la solution finale, le suppôt d'Adolf Hitler. Véridique, aussi ! Ce médecin débonnaire aurait bien, grâce à une ingéniosité sans pareil, obtenu du diable en personne qu'il libère des milliers de détenus promis aux chambres à gaz, qu'il s'abstienne, dans un acte d'ultime folie, de dynamiter les camps de concentration... Cinq années durant, il se serait activé au chevet de Himmler, lui prodiguant massages, apportant une trêve, une détente physique et psychique à cet être à la cruauté systématique.

Quand le monstre cède

Ce héros, fin, malin, ce saint laïque, rusé, génial, confidant et thérapeute du Reichsführer, vient témoigner de la bonté de la vie. Il dézingue résignation, compromission, lâcheté. Pour arracher des vies à leur bourreau, il n'hésite pas à entrer en intelligence avec l'ennemi. Il prépare le terrain, travaille son nazi de patient avec sang-froid, courage. Sa lucidité pressent quand le monstre cède, lorsque le tortionnaire méthodique et tatillon peut se révéler sensible aux caresses de la flatterie, quand, délivré de ses crampes, en pleine béatitude, il n'est que reconnaissance envers le seul être au monde en mesure de débarrasser le malade de ses atroces douleurs. Et le docteur Kersten en profite pour rendre la dignité, une liberté à celles et ceux que ce siècle infernal écrase, broie. Mettant sa vie en jeu à chacun des coups de cette singulière partie d'échecs qui arrachera à la mort des milliers de victimes de la haine folle et furieuse.

Quand le récit s'achève, on ne peut s'empêcher de s'interroger : et nous, aujourd'hui ? Où sommes-nous appelés à nous engager, à prendre un risque pour les autres, à aller à contre-courant, à quitter les bornes de nos intérêts ? Gageons que même « dans la banalité du bien » peuvent se lever des femmes et des hommes qui, à la suite de Felix Kersten, savent, de leurs mains, accomplir des miracles et faire triompher la civilisation, la générosité, la solidarité là où tout espoir semble vain.

Joseph Kessel, dans un style alerte, sûr, puissant, lumineux, fait l'éloge du don de soi, de l'intelligence qui, au cœur du pire du pire, sauve et ne se résigne pas devant la cruauté absolue. ■

LES MAINS DU MIRACLE,
de Joseph Kessel,
lu par Michel Vuillemoz,
Gallimard, « Ecoutez lire », 21,90 €.

Barbara Cassin, Alexandre Jollieu, Catherine Malabou et Franck Thilliez tiennent ici à tour de rôle une chronique. PHOTOS : MELANIA AVANZATO, FRANCESCA MANTOVANI/GALLIMARD, JOHN FOLLEY/OPALE/LEEMAGE, PUF.

Et votre cadavre, on en fera quoi ?

FIGURES LIBRES
ROGER-POL DROIT



LONGTEMPS, PAREILLE QUESTION NE FUT MÊME PAS PENSABLE. Le sort des défunts était fixé une

fois pour toutes. Dans chaque société, les rites, mythes et croyances ne laissaient nulle place aux décisions individuelles. L'Égypte antique conservait du corps mort tout ce qui pouvait l'être. L'Inde, au contraire, le consumait entièrement. Les monothéismes inhumaient les défunts dans l'attente d'une résurrection finale. En dépit de la diversité des systèmes religieux et des pratiques funéraires qui leur étaient liées, ce point central demeurait : tout était prévu, rien n'était à choisir. Voilà qui a changé.

Car la mort, désormais, est « un sujet neuf ». En tout cas en France,

et bien sûr en Europe, et même dans tout l'Occident. En peu de temps, la crémation est devenue un phénomène de masse. Les chiffres nationaux sont impressionnants : 0,44 % en 1974, 32 % en 2013, bien plus aujourd'hui puisque le phénomène ne cesse de croître. Dans les grandes villes françaises, il y a déjà plusieurs années que les « crématisés » sont plus nombreux que les « inhumés ». Or il s'agit bien, à présent, de décisions personnelles. Mais

AU JOUR DU GRAND PASSAGE, QUE FEREZ-VOUS DE VOTRE CORPS ?, de Michel Hulin et Jean-Philippe de Tonnac, Le Bois d'Orion, 270 p., 22 €.

sur quoi au juste sont-elles fondées ? Comment sont-elles motivées ? Ces interrogations fournissent la trame d'un beau dialogue entre deux personnalités

attachantes, le philosophe et indianiste Michel Hulin et Jean-Philippe de Tonnac, journaliste et écrivain.

L'un veut être incinéré, l'autre inhumé. Chacun, en cherchant à formuler les raisons de sa préférence, expose des pans d'enfance,

livre des émotions. Ce que fait voir à merveille ce long entretien sans fard, c'est d'abord combien ce choix engage les fragilités et forces les plus intimes. Longtemps avant d'être un grand connaisseur des doctrines indiennes, Michel Hulin fut enfant de chœur dans un village du nord de la France, accompagnant le prêtre auprès des agonisants et le corbillard auprès des tombes. «*La crémation*, dit-il, *a pour moi l'idée d'une rupture définitive avec le parcours terrestre*. » A l'inverse, Jean-Philippe de Tonnac ne peut imaginer ni mort totale ni intégrale néantisation, et rêve que son corps, sans savoir comment, repose quelque part pour un passage vers un ailleurs infigurable.

Une vivante conversation

Leur dialogue est d'autant plus intéressant qu'il ne se limite pas à cette dimension subjective. Il interroge tour à tour les justifications traditionnelles, religieuses ou spirituelles, et leur

déclin contemporain. Il souligne l'étrange nouveauté à laquelle nous sommes confrontés : inventer des rites de la mort sur fond d'effondrement des eschatologies. Finalement, ce livre interpelle, instruit, et incite à réfléchir, mais sans lourdeur, sur le ton d'une vivante conversation sur la mort.

Une antique préoccupation fait donc retour, mais en des termes nouveaux. D'autres livres, cet automne, en témoignent également, celui de Thomas Laqueur, *Le Travail des morts* (Gallimard), dont il fut question ici le 6 septembre, et sur un autre registre – euthanasie et suicide assisté – l'essai d'Eric Fourmeret, *Somme-nous libres de vouloir mourir ?* (Albin Michel, 208 p., 17 €). Ce ne sont pas de simples coïncidences éditoriales. Il y a longtemps que Platon, Montaigne, Schopenhauer répétèrent que «*philosophe, c'est apprendre à mourir* ». Il se pourrait bien que le XXI^e siècle, pour qui ne veut pas mourir étourdiment, exige d'apprendre à philosopher. ■